MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 40 (2006), p. 53-69

Pierre Larcher

Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	
9782724711288	*Karnak-Nord XI*	Colin Hope
9782724711622	*BIFAO 126*	
9782724711059	*Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines*	Chloé Ragazzoli
9782724711455	*Les émotions dans l'Égypte Ancienne*	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Pierre LARCHER

Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IVe/Xe siècle ?

Il y a plus de cinquante ans, Johann Fück (1894-1974) consacrait un chapitre entier de *ʿArabīya* à « l'exposé par Muqaddasī de la situation linguistique du domaine islamique au IVe/Xe siècle » (Fück 1955, chap. XII, p. 163-175). De fait, l'ouvrage de ce géographe, *Kitāb aḥsan al-taqāsīm fī maʿrifat al-aqālīm*, achevé en (ou autour de) 375/985, « contient un grand nombre de renseignements sur les questions de langue » (Fück 1955, p. 163). André Miquel, dans le tome I (1967, p. 358-362) de son grand œuvre, a proposé une évaluation critique de certains de ces renseignements. À la fin du tome IV (1988, p. 333-344), il consacre un développement aux « langues », dont une des sources principales est Muqaddasī. Il reviendra plus précisément sur ce dernier à date ultérieure (Miquel 2003). Nous voudrions reprendre le dossier là où Miquel l'a laissé et, où, sauf erreur de notre part, personne n'est intervenu depuis [1], en nous posant la question : qu'est-ce qu'un linguiste arabisant d'aujourd'hui peut vraiment tirer de ce que dit Muqaddasī ? Nous limiterons notre enquête à l'arabe (alors même que Muqaddasī s'intéresse au moins autant, sinon plus, au persan), ne traitant d'autres langues que quand celles-ci sont au contact de l'arabe (ou l'arabe à leur contact).

Description

Dès la page 1 de son ouvrage, *Aḥsan al-taqāsīm fī maʿrifat al-aqālīm*, Muqaddasī indique qu'il se propose une science, consistant, entre autres choses, « en la mention de la différenciation des habitants des pays, en ce qui concerne leur parler, leurs sons et leurs langues, ainsi que leurs couleurs » (*wa-huwa ḏikr (…) iḫtilāf ahl al-buldān fī kalāmihim wa-aṣwātihim wa-alsinatihim wa-alwānihim*). Des trois termes employés, *kalām*, *aṣwāt* (pl. de *ṣawt*) et *alsina* (pl. de *lisān*), le plus global est le premier, qui dénote la parole, le discours. Le troisième désigne la langue, comme organe, et, par métonymie, le langage articulé au moyen de cet organe. Enfin le deuxième renvoie, sans conteste, à l'aspect phonique de la langue. À la page suivante, il précise « qu'il n'a parachevé la collecte de cette science qu'après (…) avoir considéré les langues et les couleurs afin de les classer » (*wa-mā tamma lī ǧamʿuhu illā*

[1] Versteegh (1997), auteur toujours très bien informé, cite Muqaddasī (1997, p. 130-131), sans donner aucune référence : le jugement élogieux qu'il porte sur lui nous semble devoir tout à Fück.

Annales islamologiques 40—2006
AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

baʿda (…) tafaṭṭunī fī l-alsun wa-l-alwān ḥattā rattabnāhā). On retrouve le couplage de la langue et de la « race [2] ».

De la page 24 à la page 30, Muqaddasī a un long développement intitulé *ḏikr al-asāmī wa-ḫtilāfihā* (litt. « Mention des noms et de leur différenciation »), où il traite d'abord des homonymes, en matière de toponymie (*tattafiq asmā'uhā wa-tatabāyan mawāḍiʿuhā*), *i. e.* de lieux différents portant le même nom (par exemple Tripoli de Syrie et Tripoli de Barbarie) (p. 24-30) ou le même surnom ou encore de lieux qui ont plus d'un nom ou encore sont appelés de manière métonymique. Et c'est à la suite de ce développement qu'il traite « des choses, où divergent les habitants des provinces » (*al-ašyā' allatī yaḫtalif fīhā ahl al-aqālīm*), c'est-à-dire des différents noms qui sont donnés, selon les lieux, à une même chose, par exemple (premier exemple de la liste), pour le boucher, *laḥḥām*, *ǧazzār* et *qaṣṣāb*.

Et c'est en conclusion de ces deux pages de synonymes (p. 30-32) que Muqaddasī écrit (p. 32, l. 3-7) :

> « de tels exemples sont nombreux : si l'on embrassait le tout, l'ouvrage s'allongerait. Nous parlerons de chaque province dans la langue de ses habitants, nous disputerons selon leur méthode et nous citerons de leurs proverbes, pour faire connaître leur manière de parler et les usages reçus de leurs jurisconsultes, mais si nous sommes ailleurs que dans les provinces, comme dans ces chapitres-ci, nous parlerons la langue de la Syrie : c'est la langue de ma province, celle où j'ai grandi et où j'ai disputé selon la méthode du cadi Abū l-Ḥusayn al-Qazwīnī, le premier maître auprès duquel j'ai étudié » (*wa-in istawʿabnāhu ṭāla al-kitāb wa-sanatakallamu fī kull al-aqālīm bi-lisānihim wa-nunāẓiru ʿalā ṭarīqatihim wa-naḍribu min amṯālihim li-tuʿrafa luġatuhum wa-rusūm fuqahā'ihim fa-in kunnā fī ġayr al-aqālīm miṯl hāḏihi al-abwāb takallamnā bi-luġat al-Šām li-annahā iqlīmī allaḏī bihi naša'tu wa-nāẓartu ʿalā ṭarīqat al-qāḍī Abī l-Ḥusayn al-Qazwīnī li-annahu awwal imām ʿalayhi darastu*).

Pris à la lettre, le propos de Muqaddasī est excessif : il ne s'assimile évidemment pas l'usage linguistique de chaque province décrite, arabophone et moins encore non arabophone. Tout au plus, donne-t-il une idée sommaire de la situation linguistique de chacune. Une fois la part faite du procédé rhétorique, on peut alors tirer certains enseignements de ce qu'il dit. Ainsi, quand il poursuit (p. 32, l. 7-10) :

> « ne vois-tu pas notre éloquence, s'agissant de la province du Machrek, parce qu'ils sont les plus corrects des gens, en matière de [langue] arabe, parce qu'ils se la sont imposée vraiment et l'ont apprise de fond en comble, puis la défectuosité de notre discours, s'agissant de l'Égypte et du Maghreb, et sa grossièreté, s'agissant de la région des Marais, parce que c'est la langue du peuple ? » (*a-lā tarā ilā balāġatinā fī iqlīm al-Mašriq li-annahum aṣaḥḥ al-nās ʿarabiyyatan li-annahum takallafūhā takallufan wa-taʿallamūhā talaffufan ṯumma ilā rakākat kalāminā fī Miṣr wa-l-Maġrib wa-qubḥihi fī nāḥiyat l-Baṭā'iḥ li-annahu lisān al-qawm*).

[2] Muqaddasī emploie ici l'autre pluriel de *lisān*. En arabe coranique n'apparaît que le pluriel *alsina*. En arabe moderne, *alsina* et *alsun* distinguent entre les deux sens de *lisān*, *alsina* renvoyant à *lisān* comme organe et *alsun* à *lisān* comme langue articulée au moyen de cet organe.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce n'est pas Muqaddasī, lui-même, qui est « éloquent », « défectueux » ou « grossier » selon qu'il parle du Machrek, de l'Égypte et du Maghreb ou des Marais. C'est l'arabe de (ou dans) ces provinces qu'il qualifie de tel. Ces qualifications seraient purement impressionnistes si Muqaddasī ne prenait soin de les justifier.

Commençons par rappeler que Muqaddasī écrit à une époque où Bagdad est le centre du monde musulman. Par suite, Orient (*Šarq*) et Occident (*Ġarb*) y désignent, par rapport à Bagdad, les parties orientale et occidentale de ce monde. Et, par suite encore, le Machrek est inclus dans le Šarq, où il désigne précisément l'État *iranien* des Sāmanides (capitale Nīšāpūr) (p. 7, l. 20-21), de même que le Maghreb (qui inclut l'Andalousie) est inclus, avec la Syrie et l'Égypte, dans le *Ġarb*. La partie orientale constitue les six « provinces des non-Arabes » (*aqālīm al-ʿağam* ou *al-aʿāğim* ou *al-ʿağamiyya*) du *mamlakat al-islām* ; la Basse et la Haute Mésopotamie et la partie occidentale du monde musulman en constituent les huit « provinces des Arabes » (*aqālīm al-ʿArab* ou *al-ʿarabiyya*) [3].

La *balāġa* du « Machrek » (au sens ci-dessus rappelé) est vue comme une conséquence de l'« extrême correction, en matière d'arabe » (*asaḥḥ al-nās ʿarabiyyatan*) de ses utilisateurs, elle-même vue comme la conséquence d'un apprentissage, tout à la fois soigné et détaillé (*takallafūhā takallufan wataʿallamūhā talaffufan*) [4]. À l'inverse, la défectuosité (*rakāka*) de l'arabe en Égypte et au Maghreb et sa grossièreté (*qubḥ*) dans la région des Marais y est présentée comme une conséquence de ce qu'il est « la langue du peuple » (*lisān al-qawm*).

L'emploi *explicite* de cette expression remarquable [5], à propos de ces provinces, *implique* qu'au « Machrek » l'arabe n'est pas « la langue du peuple ». Rappelons que *qawm* désigne étymologiquement, comme nom lié au verbe *qāma* (« se dresser »), les guerriers de la tribu (cf. français *goum*), puis, par une première extension, les hommes de la tribu (par opposition aux femmes) [6] et, par une seconde extension, l'entièreté du groupe tribal. Dans la mesure où *qawm* est un ensemble d'individus ayant un ancêtre en commun, on comprend qu'à l'époque moderne, même si le terme de *umma* lui a été préféré pour désigner la nation, les dérivés *qawmī* et *qawmiyya* n'en ont pas moins été employés pour dire « national » et « nationalisme ». Par contraste, l'arabe au « Machrek » est donc présenté implicitement comme une langue étrangère (et non pas « nationale »), de quelques-uns (et non pas de tous ou d'un groupe important).

Ainsi, dès le départ, Muqaddasī oppose, en fait, deux *statuts* de l'arabe. D'une part, celui d'une langue *véhiculaire*, langue apprise d'une minorité lettrée en milieu non arabophone [7], se caractérisant par sa correction grammaticale (*ṣiḥḥa*) et l'élévation du style (*balāġa*). Et d'autre part, celui d'une langue *vernaculaire*, se caractérisant, à l'inverse, par sa « défectuosité » (*rakāka*), en Égypte et au

[3] Cf. p. 7 et aussi p. 9, p. 10, 16, 37, 63…, pour cette division et l'apparition des différents termes.

[4] Lecture donnée par la version B(erlin) et préférable à *talaqqufan*, donnée par C(onstantinople), retenue par De Goeje. L'idée de promptitude de ce dernier terme nous paraît contradictoire avec *takallafa*, avec lequel *talaffuf* (qui renvoie au fait de s'envelopper dans un manteau) est au contraire cohérent.

[5] L'association des deux termes est coranique, apparaissant en 14, 4 : *mā 'arsalnā min rasūlin 'illā bi-lisāni qawmihi liyubayyina lahum* « Nous n'avons envoyé d'envoyé que dans la langue de son peuple pour leur rendre (les choses) claires ». C'est ce verset qui sert de fondement scripturaire à l'identification de la langue du Coran avec la *luġat Qurayš*.

[6] Cor. 49, 11 donne un exemple de cette opposition, cf. également art. QWM de *Lisān al-ʿArab* de Ibn Manẓūr (m. 711/1311).

[7] Cf. p. 334, où sont décrites les différentes variétés de persan du Ḫurāsān. Celui de Nīsābūr est le premier mentionné : Muqaddasī le décrit comme « châtié » (*faṣīḥ*) et « intelligible » (*mafhūm*), quoique présentant certaines particularités qu'il énumère.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Maghreb, voire sa « grossièreté » (*qubḥ*), dans la région des Marais. Dans le contexte, on peut considérer que *rakāka* s'oppose à *ṣiḥḥa* comme l'incorrection à la correction grammaticale. Nous verrons un peu plus loin le sens exact de *qubḥ*.

On retrouve quelques-unes des notations faites ici dans les chapitres que Muqaddasī consacre à chacune des provinces, et, plus particulièrement, dans l'appendice à chacune intitulé *ḥaml šu'ūn hāḍā al-iqlīm* (« L'état de cette province »).

Ainsi, à propos de l'Égypte (p. 203, l. 5) est-il dit que « leur langue est arabe, mais elle est défectueuse et relâchée, et leurs "protégés" conversent en copte » (*luġatuhum ʿarabiyya ġayra annahā rakīka riḫwa wa-ḍimmatuhum yataḥaddaṭūna bi-l-qibṭiyya*) [8]. Le nom-adjectif *rakīk* fait écho au nom-substantif *rakāka*, même si Muqaddasī ajoute ici une autre notation : l'existence d'un double clivage linguistique et confessionnel. Le même adjectif *riḫw* se retrouve un peu plus loin, dans l'alinéa consacré aux « défauts » (*ʿuyūb*) de la province et, notamment, ceux attribués aux Égyptiens par les Syriens, mais qualifiant cette fois *kalām :* « Ils parlent *yā sīdī* mollement, comme les femmes. Dieu te garde d'être ainsi ! » (*kalāmuhum yā sīdī riḫw miṯl al-nisā' aʿazzaka llāhu mā laka kaḍā*) [9].

En revanche, à propos du Maghreb (p. 243, l. 6), il va plus loin, notant que « leur langue est arabe, mais est fermée [à la compréhension, *i. e.* difficile à comprendre] [10], différente de ce que nous avons mentionné à propos des [autres] provinces » (*luġatuhum ʿarabiyya ġayra annahā munġaliqa muḫālifa limā ḏakarnā li-l-aqālīm*). En outre, l'arabe, au Maghreb, y coexiste au moins avec deux autres langues : « ils ont une autre langue, proche de celle des Romains » (*wa-lahum lisān āḫar yuqārib al-rūmī*), d'une part ; et d'autre part, « la majorité des habitants, dans les campagnes de cette province, sont des Berbères (…) dont la langue est incompréhensible » (*wa-l-ġālib ʿalā bawādī hāḍā l-iqlīm al-Barbar (…) lā yufham lisānuhum*). Si al-Rūm, pour des raisons historiques (le fait que la conquête islamique, au Levant et en Afrique du Nord, se soit faite au détriment de Byzance), désigne généralement les Romains d'Orient, les meilleurs auteurs de langue arabe n'ignorent pas que la romanité, linguistiquement, est duelle, grecque, bien sûr, mais aussi latine. Ainsi Ibn Ḫaldūn (m. 808/1406), traitant des différentes écritures dans la *Muqaddima* (p. 1025) écrit-il : «on y compte l'écriture latine, l'écriture de ceux des Rūm qui sont Latins, et qui ont aussi une langue qui leur est propre » (*wa-minhā al-ḫaṭṭ al-laṭīnī ḫaṭṭ al-laṭīniyyīn min al-Rūm wa-lahum ayḍan lisān muḫtaṣṣ bi-him*). Si l'on observe que Muqaddasī nous dit lui-même (p. 219, l. 7-8) qu'il n'a pas visité l'Andalousie et qu'il mentionne en même temps le berbère, il s'agit donc probablement ici des parlers romans d'Afrique du Nord, alors encore vivants (cf. Lewicki 1953). En outre, le berbère étant explicitement présenté comme rural, le roman est implicitement présenté

[8] Sur l'interprétation qu'un linguiste peut faire de *ḍimma*, voir, en dernier lieu, Zaborski (2004).

[9] Collins (cf. Muqaddasī 2001, p. 174)) interprète *yā sīdī* dans le champ de *kalām* comme une citation (normalement, elle devrait être introduite par *qawl* « dire ») et par suite comprend « their speech when they say 'yā sīdī' is languid like that of women ». Dans la mesure où il s'agit des Égyptiens vus par les Syriens, il vaut mieux imaginer un dialogue entre Syriens : par suite, *yā sīdī* s'adresse à l'interlocuteur fictif (c'est le terme toujours employé en Syrie dans une situation de ce genre), comme s'adresse à lui le souhait conjuratoire qui suit. Si notre interprétation est correcte, on peut alors dire qu'à cet endroit Muqaddasī parle en quelque manière « la langue de la Syrie ». Notre interprétation n'exclut pas que *yā sīdī* puisse être en même temps mimétique.

[10] Nous suivons l'interprétation de De Goeje dans son Glossaire, p. 311, pour la forme VII, également retenue par Fück (1955, p. 165).

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

comme urbain. Bien sûr, le Maghreb incluant la Sicile et l'Andalousie, l'expression « langue proche de celle des Romains » peut s'appliquer également à ceux de l'île et de l'Espagne musulmane [11].

Quant aux Marais, il y revient en conclusion du développement qu'il consacre aux langues du ʿIrāq (Basse Mésopotamie) (p. 128, l. 7-9) :

> « leurs manières de parler diffèrent : la plus correcte est celle de Koufa, du fait de leur proximité de la steppe et de leur éloignement des Nabatéens ; au-delà, elles sont belles, mais corrompues, spécialement (à) Bagdad. Quant aux Marais, ce sont des Nabatéens, sans langue ni raison » (*wa-luġātuhum muḫtalifa aṣaḥḥuhā al-kūfiyya li-qurbihim min al-bādiya wa-buʿdihim mina l-Nabaṭ ṯumma hiya baʿda ḏālika ḥasana fāsida bi-ḫāṣṣatin Baġdād wa-ammā l-Baṭā'iḥ fa-Nabaṭ lā lisān wa-lā ʿaql*) [12].

Le fait que les *luġāt* peuvent être qualifiées à la fois de *ḥasana fāsida* montre que *ḥasan* doit être tiré du côté du « beau » et non du « bon ». Du même coup, *qubḥ*, qui est l'antonyme habituel de *ḥusn*, doit être compris comme « laideur » et l'on peut supposer que les deux termes qualifient, non le degré de correction grammaticale (auquel renvoient les termes de *ṣiḥḥa*, *rakāka*, *fasād*), mais l'impression (agréable ou désagréable) que fait le parler à l'oreille. En ce sens ces qualifications concernent ce que Muqaddasī appelait p. 1 *aṣwāt*.

Du Aqūr (Haute Mésopotamie), il dit (p. 146, l. 2-3) que « leur langue est une belle langue, plus correcte que celle du Šām, parce qu'ils sont Arabes, la plus belle étant celle de Mossoul » (*wa-luġatuhum luġa ḥasana aṣaḥḥ min luġat al-Šām li-annahum ʿArab aḥsanuhā al-mawṣiliyya*). Par « Arabes », il faut entendre des populations, sinon bédouines, du moins d'origine bédouine, Muqaddasī indiquant (p. 137) qu'il a divisé le Aqūr, selon les groupements arabes, en trois : Diyār Rabīʿa, Diyār Muḍar et Diyār Bakr. En fait, la population était plus hétérogène, mais Muqaddasī n'en souffle mot, à l'exception des Sabéens (en réalité se prétendant tels) de Ḥarrān.

De la même façon qu'il a traité par anticipation de la Syrie, à propos de la Mésopotamie, il revient sur celle-ci, quand il traite de la Syrie (p. 183, l. 3-6), notant :

> « Très rarement on y voit un jurisconsulte, faisant montre d'innovation [hérétique], ou un musulman occupant un emploi de fonctionnaire, sauf à Tibériade, car cette ville n'a cessé de fournir des fonctionnaires. En fait, les fonctionnaires, en Syrie et en Égypte, sont des chrétiens : on s'en est remis à leur langue, car on ne s'est pas donné la peine de se cultiver, au contraire des non-Arabes. J'avais honte, quand j'assistais à l'assemblée du grand cadi de Bagdad, de ses nombreuses fautes de flexion, sans que les gens y voient un défaut » (*aqalla mā tarā bihi faqīhan lahu bidʿa aw musliman lahu kitāba illā bi-Ṭabariyya fa-innahā mā zālat tuḫriǧ al-kuttāb wa-innamā al-kataba bihi wa-bi-Miṣr naṣārā*

[11] Lewicki renvoie à une occurrence de *Rūm* chez Muqaddasī (1953, p. 216) pour désigner l'Europe méridionale. À cet endroit, Muqaddasī parle de « l'Andalousie, au-delà de la mer, sur la terre des Romains » (*wa-l-Andalus warā' al-baḥr ʿalā 'arḍ al-rūm*).

[12] Certaines de ces appréciations avaient déjà été données, p. 34, l. 14-16, dans la section consacrée aux « particularités des provinces », notamment linguistiques : « pas de langue plus belle que celle des habitants de Bagdad (…) ni plus flatulents que les habitants des Marais » (*wa-lā 'aḥsan lisānan min 'ahl Baġdād (…) wa-lā 'aʿfaṭ min ahl al-Baṭā'iḥ*). Sur la « flatulence » verbale, synesthésie pour grossièreté, voir Miquel (cf. Muqaddasī 1963), p. 78, n. 15, 1988, p. 340, n. 59, 2003, p. 500, qui renvoie au *Lisān al-ʿArab* (art ʿFṬ) Celui-ci définit *ʿafaṭa fī kalāmihi* comme *takallama bi-l-ʿarabiyya wa-lā yufṣiḥ* (« parler l'arabe de manière non châtiée ») ou *takallama bi-kalām lā yufham* (« parler de manière incompréhensible »).

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

li-annahum ittakalū ʿalā lisānihim fa-lam yatakallafū al-adab ka-l-aʿāğim wa-kuntu iḏā ḥaḍartu mağlis qāḍī al-quḍāt bi-Baġdād aḫğalu min kaṯrat mā yalḥunu wa-lā yarawna ḏālika ʿayban).

Si l'arabe du Aqūr est « plus correct que celui de Syrie, du fait que les habitants sont Arabes », cela *implique*, à l'inverse, que celui de la Syrie est moins correct, du fait que les habitants ne sont pas Arabes ! Pourtant, Muqaddasī ne souffle mot des populations de la Syrie, ni de leurs langues contemporaines, ou originelles, dont il paraît ne rien savoir. Juste avant le passage ci-dessus cité, il mentionne correctement et dans l'ordre les mois du calendrier *syriaque*, mais en les qualifiant de *rūmiyya*. C'est seulement à propos de la Basse Mésopotamie qu'on a vu une allusion au substrat/adstrat araméen, à travers l'appellation, tout à la fois métonymique, anachronique et géographiquement inadéquate, de « Nabatéens ».

S'agissant de la Syrie, Muqaddasī change en fait de paradigme, qui n'est plus ethnique, ni linguistique, mais confessionnel. P. 179, l. 15, il note que la Syrie est *qalīl al-ʿilm kaṯīr al-ḍimma* « de peu de science et aux "protégés" nombreux ». Il y a évidemment une corrélation entre les deux notations : les « sciences » (islamiques) sont d'autant moins représentées que le christianisme y est un fait massif. L'importance du fait chrétien est reconnue par Muqaddasī, quand il signale que les musulmans ont adopté l'usage des fêtes chrétiennes pour marquer les saisons (Noël, Pâques, Pentecôte, sainte Barbara). Dans ce contexte, on ne s'étonne donc pas que les fonctionnaires soient chrétiens (de même qu'en Égypte).

On n'en sent pas moins une réticence à l'égard de cette situation, doublée d'une critique à l'égard des musulmans. Certes, le passage est difficile à interpréter, dans la mesure où Muqaddasī emploie partout les marques de 3^{e} personne du masculin pluriel. Mais, dans le contexte, il se comprend bien comme : « ils (= les musulmans) s'en sont remis à leur langue (= celle des fonctionnaires chrétiens), car ils (= les musulmans) ne se sont pas donné la peine de se cultiver, à l'inverse des non-Arabes » : la critique ne s'arrête pas aux frontières de la Syrie, mais s'étend à l'Irak, où les fautes de flexion du grand cadi de Bagdad viennent en quelque sorte l'appuyer.

Visiblement, Muqaddasī s'irrite de ce que des non-Arabes, voire des non-musulmans, semblent mieux maîtriser l'arabe *formel* que des musulmans arabophones ! Dans le second cas, cependant, je ne pense pas que *aʿāğim* désigne autrement les fonctionnaires chrétiens. Certes, *ʿağam* et *aʿāğim* désignent les non-Arabes en général et peuvent, selon les lieux et les temps, s'appliquer à telle ou telle population en particulier : s'il est vrai qu'en Orient, ils désignent ordinairement les Persans, Lewicki (1953) rappelle que dans l'Occident musulman, ils peuvent désigner les populations chrétiennes et de langue romane. Certes, *aʿāğim* est *formellement* le pluriel de *aʿğamī*, qui, plus que *ʿağamī*, renvoie à la caractérisation linguistique, mais *sémantiquement* il n'en fonctionne pas moins comme le synonyme de *ʿağam*, comme cela ressort de l'article ʿĞM du *Lisān al-ʿArab* :

hāḏā rağul aʿğamī iḏā kāna lā yufṣiḥ kāna min al-ʿAğam aw min al-ʿArab wa-rağul ʿağamī iḏā kāna min al-Aʿāğim faṣīḥan kāna aw ġayr faṣīḥ « c'est un individu *aʿğamī*, s'il ne parle pas de manière châtiée, qu'il appartienne aux Arabes ou aux non-Arabes et un individu *ʿağamī*, s'il appartient aux non-Arabes, qu'il parle de manière châtiée ou non ».

Muqaddasī employant *ʿağam* et *aʿāğim* de cette manière (cf. note 3), ce dernier terme désigne plus sûrement ici les Persans, dont Muqaddasī a vanté précédemment le zèle linguistique : on a noté

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

que Muqaddasī employait ici le même verbe *takallafa* « s'imposer quelque chose » qu'il employait à propos du « Machrek ». Mais alors que pour celui-ci il mettait dans son champ le pronom affixe et anaphorique *-hā* ayant pour antécédent *ʿarabiyya*, il met ici le nom *adab* : mais on ne peut évidemment oublier que le *adab* désigne, historiquement, au premier chef, le *adab al-kātib* et est une création persane (Ibn al-Muqaffaʿ *et al.*). Force par ailleurs est de constater qu'il n'apporte pas, pour les chrétiens de Syrie, la précision qu'il apporte pour ceux d'Égypte, à savoir « qu'ils conversent en copte », le verbe employé (*yataḥaddaṭūna*) désignant le copte comme la langue vernaculaire de ces chrétiens et, par conséquent, l'arabe comme une langue véhiculaire. Muqaddasī ne dit rien, et sans doute ne sait rien, de l'utilisation du copte comme langue liturgique et littéraire, pas plus qu'il ne dit quoi que ce soit des différents statuts de l'araméen en général et du syriaque en particulier.

Nous ne suivons donc pas Miquel (cf. Muqaddasī 1963, p. 225) dans l'interprétation qu'il fait de ce passage : « (…) le Šām et l'Égypte ont des fonctionnaires chrétiens. Car les musulmans leur font confiance pour [la correction du] langage… ». Qu'on se fie à leur langue n'implique pas, pour Muqaddasī, qu'elle soit fiable, ce qui cadrerait mal avec ses préventions anti-chrétiennes, qui se manifestent à plusieurs reprises dans la description du Šām. Ainsi la notation ci-dessus relevée que la Syrie est *qalīl al-ʿilm kaṯīr ad-ḍimma* s'accompagne t-elle d'un zeugma bien peu amène : *wa-l-muǧaḍḍamīn* : « de peu de science et aux nombreux "protégés" et lépreux [13] » ! La même notation se retrouve, à propos de Jérusalem (p. 167), dans un développement consacré aux « défauts » de la ville et, là encore accompagnée d'une appréciation peu flatteuse : *qalīlat al-ʿulamā' kaṯīrat al-naṣārā wa-fīhim ǧafā' ʿalā l-raḥba* « peu de savants, mais beaucoup de chrétiens et fort brutaux » (Miquel, cf. Muqaddasī 1963, p. 188); « Few are the learned there, many are the Christians, and these make themselves distateful in the public places » (Collins, cf. Muqaddasī 2001, p. 141) [14]. Et encore, en conclusion de ce développement :

> « L'homme victime d'une injustice n'y a pas de secours ; le vertueux est à la peine, le riche envié, le jurisconsulte délaissé, le lettré sans public. Point d'assemblée où l'on spécule ni d'enseignement. Les chrétiens et les juifs y sont majoritaires. La mosquée est vide de rassemblements et de séances… » (*wa-laysa li-l-maẓlūm anṣār wa-l-mastūr mahmūm wa-l-ġanī maḥsūd wa-l-faqīh mahǧūr wa-l-adīb ġayr mašhūd lā maǧlis naẓar wa-lā tadrīs qad ġalaba ʿalayhā al-naṣārā wa-l-yahūd wa-ḫalā al-masǧid min al-ǧamāʿāt wa-l-maǧālis*).

N'oublions pas que Muqaddasī décrit sa province et sa ville. Il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre ce qu'il dit, mais y voir plutôt l'effet d'un syndrome fort répandu dans ce type de sociétés, où l'« autre » le plus proche est le plus lointain… Mais, dans ce contexte, il paraît difficile, pour ne pas dire tout à fait impossible, de voir dans la notation de Muqaddasī un éloge des fonctionnaires chrétiens (Miquel 1988, p. 340 ; 2003, p. 500). En revanche, la critique des musulmans est bien réelle. Comme est réel le fait que l'activité des fonctionnaires, ainsi que leur nom même en arabe l'indique (*kuttāb*

[13] Le *ǧuḏām* désigne bien la lèpre et, non comme on le voit parfois écrit, l'éléphantiasis filarien, appelé *dā' al-fīl* par les médecins arabes médiévaux, ainsi qu'a bien voulu me le confirmer mon collègue Fl. Sanagustin.

[14] L'interprétation de *ʿalā l-raḥba* n'est pas assurée.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ou *kataba*), concerne la langue *écrite* d'une part, ne concerne pas leurs seuls coreligionnaires d'autre part. Ensemble, les deux faits doivent, une fois de plus, nous inciter à la plus grande prudence, dans le maniement du critère confessionnel en matière linguistique. Notamment, on ne peut suivre Heinrich Leberecht Fleischer (1801-1888), l'inventeur tout à la fois du « moyen arabe » (au sens historique) et de sa « confessionalisation » (arabe chrétien, judéo-arabe), quand il supposait (Fleischer 1847) que, comme langue écrite, il avait touché « en particulier les non-mahométans, lesquels se passaient plus ou moins de la formation scolaire philologique musulmane…» (*besonders bei Nicht-Muhammadanern, welche der muslimlischen philologischen Schulbildung mehr oder weniger entbehrten*…).

C'est, finalement, à propos de la péninsule Arabique que Muqaddasī donne le plus de renseignements. Nous trouvons, p. 96-97, un développement d'une dizaine de lignes. Selon sa description, la péninsule Arabique n'est homogène, ni ethniquement, ni linguistiquement et il n'y a pas nécessairement de corrélation entre les deux paramètres. Ainsi est-il noté que « les habitants de cette province ont pour langue l'arabe, sauf à Ṣuḥār [ʿUmān], car on interpelle et on parle en persan » (*wa-ahl hāḏā l-iqlīm luġatuhum al-ʿarabiyya illā bi-Ṣuḥār fa-innahum nidāhum wa-kalāmuhum bi-l-fārisiyya)*. Le fait que le manuscrit C ajoute, après *nidā*, *fī l-aswāq* (« sur les marchés ») suggère que par *nidā*, il faut bien entendre ici les cris des marchands et que c'est d'abord le persan comme langue commerciale qui a frappé le visiteur.

En revanche, bien que « la majorité des habitants d'Aden et de Djeddah soient Persans, la langue n'en est pas moins arabe » (*wa-akṯar ahl ʿAdan wa-Ǧadda Furs illā anna al-luġa ʿarabiyya*). Dommage, cependant, que Muqaddasī ne précise pas si ces Persans parlent, par ailleurs, persan : s'il le faisait, on pourrait alors dire que l'arabe est ici langue véhiculaire, non plus à la façon du « Machrek », mais à celle dont aujourd'hui le wolof, par exemple, l'est sur les marchés du Sénégal, ce que Fück (1955, p. 164) appelle une « langue de relation ».

De même Muqaddasī note-il qu'« à l'extrémité du [pays de] Ḥimyar, il y a une tribu d'Arabes, dont le parler est incompréhensible » (*wa-bi-ṭaraf al-Ḥimyarī qabīla min al-ʿArab lā yufham kalāmuhum*). Ledit pays est défini p. 87, l. 4-5 : « et [le pays] de Ḥimyar est celui de Qaḥṭān, entre Zabīd et Ṣanʿā' » (*wa-l-Ḥimyarī huwa balad Qaḥṭān bayna Zabīd wa-Ṣanʿā'*). La triple caractérisation géographique, ethnique et linguistique autorise à y voir une allusion à la « langue de Ḥimyar », qui, selon l'interprétation de Christian Robin [15], est « un parler intermédiaire entre le sabéen et l'arabe ».

Le parler arabe d'Aden est le *seul* pour lequel Muqaddasī cite deux traits, un morphologique et un phonologique :

> « les gens d'Aden disent pour *riğlayhi riğlaynihi* et pour *yadayhi yadaynihi* et ainsi de suite et ils font du *ğīm* un *kāf* et disent pour *raǧab rakab* et pour *raǧul rakul* » (*wa-ahl ʿAdan yaqūlūna li-riğlayhi riğlaynihi wa-li-yadayhi yadaynihi wa-qis ʿalayhi wa-yağʿalūna al-ğīm kāfan fa-yaqūlūna li-raǧab rakab wa-li-raǧul rakul*).

En arabe classique, duel et masculin pluriel sont des déclinaisons diptotes (*ā/ay* pour le premier, *ū/ī* pour le second), connaissant en outre une variation contextuelle : la suffixation d'un *nūn* à l'état absolu, vocalisé *i* pour le duel et *a* pour le masculin pluriel, et qui disparaît à l'état construit. L'intérêt

[15] Qui me l'a confirmée récemment, cf., pour une vue d'ensemble, Robin, « Himyaritic » (à paraître).

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la notation, présentée comme un phénomène régulier, est cependant très limité, du fait même de son unicité : on n'a pas d'élément de comparaison en synchronie. Je n'en ai pas trouvé en diachronie, du moins en amont, car en aval les dialectes arabes modernes qui ont un duel ont ce *nūn* à l'état construit, cf., par exemple, Damas: *šaqəftēn laḥme* « deux morceaux de viande », *nōʿēn ǧəbne* « deux espèces de fromage » (Kassab 1970, p. 43).

Quant au trait phonologique, il s'agit, très certainement, d'une réalisation du /ǧ/ en [g] (cf. également Rabin, 1951, p. 31). Cette prononciation est connue de Sībawayhi (m. 177/793), qui la range (IV, p. 432) parmi « les articulations qu'on ne tient pas pour bonnes et qui ne sont pas fréquentes dans le langage de ceux dont l'arabe est agréé et qu'on ne tient pas pour bonnes dans la récitation du Coran, ni en poésie » (*ḥurūf ġayr mustaḥsana wa-lā kaṯīra fī luġat man turtaḍā ʿarabiyyatuhu wa-lā tustaḥsan fī qirā'at al-Qur'ān wa-lā fī l-šiʿr*). La formulation de Sībawayhi est intéressante, en ce qu'elle met un bémol à la vision « continuiste » et « variationniste » de l'arabe, aujourd'hui à la mode, et qu'on projette sans précaution sur les anciens grammairiens. Sībawayhi oppose ici le Coran et la poésie, à l'orthoépie desquels cette réalisation n'appartient pas, et le « parler des Arabes », où elle n'est pas exclue, même si elle n'y est pas fréquente, de la prononciation des locuteurs les plus fiables …

Sībawayhi ne donne pas de localisation régionale ou tribale, mais parle du « *kāf* qui est entre le *ǧīm* et le *kāf* » et, selon certains manuscrits, du « *ǧim* qui est comme le *kāf* », avant de parler du « *ǧīm* qui est comme le *šīn* » (*al-kāf allatī bayna l-ǧīm wa-l-kāf wa-l-ǧīm allatī [ka-l-kāf wa-l-ǧīm allatī] ka-l-šīn*). Fleisch (1961, p. 217), renvoyant à Ibn Yaʿīš (m. 643/1245), dit que « les deux reviennent au même ». Contextuellement, il doit bien, en effet, s'agir de deux descriptions d'une même articulation, car si l'on y voyait deux articulations différentes, on atteindrait non pas 42, mais 43 articulations. Le chiffre de 42, donné par le *Kitāb*, représente l'addition des 29 articulations « primaires » (*aṣliyya*) et de 13 secondaires (*farʿiyya*) : six considérées comme bonnes dans la récitation coranique et la poésie, contre sept, dont celle qui nous intéresse ici, qui ne le sont pas.

Ibn Yaʿīš commente le *Mufaṣṣal* (p. 394) de Zamaḫšarī (m. 538/1144) qui ne reprend pas la formulation de Sībawayhi, mais compte huit articulations « considérées comme mauvaises » (*mustaḥǧana*), atteignant 43, les trois premières étant *al-kāf allatī ka-l-ǧīm wa-l-ǧīm allatī ka-l-kāf wa-l-ǧīm allatī ka-l-šīn* « le *kāf* qui est comme le *ǧīm*, le *ǧīm* qui est comme le *kāf* et le *ǧīm* qui est comme le *šīn* ». C'est sur la base de Zamaḫšarī qui fait trois articulations des deux de Sībawayhi, que Cantineau (1960) voit non seulement un *ǧim* prononcé comme un *kāf* (qu'il interprète bien comme *g*, p. 57-58) mais encore un *kāf* prononcé comme un *ǧīm* (qu'il interprète comme une variante *tš* inconditionnée, p. 64-65).

Bien que commentant Zamaḫšarī, Ibn Yaʿīš (X, p. 127 de notre édition du *Šarḥ al-Mufaṣṣal*) n'en revient pas moins à la formulation de Sībawayhi :

« Quant au *kāf*, qui est entre le *ǧīm* et le *kāf*, écrit-il, c'est, selon Ibn Durayd [16], une variante dialectale du Yémen, où l'on dit, pour *ǧamal*, *kamal*, et, pour *raǧul*, *rakul*. Elle existe aussi chez le commun des habitants de Bagdad, où elle est répandue et semblable à la *luṯġa* » (*fa-ammā al-kāf allatī bayna al-ǧīm wa-l-kāf fa-qāla Ibn Durayd hiya luġa fī l-Yaman yaqūlūna fī ǧamal kamal wa-fī raǧul rakul wa-hiya fī ʿawamm Bagdād fāšiya šabīha bi-l-luṯġa*).

[16] Célèbre lexicographe, m. en 321/933, auteur de la *Ǧamhara*.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

On aura noté que cette réalisation est présentée une fois comme une variante régionale et, une autre fois, comme une variante « sociale », s'apparentant (*šabīha*) à un défaut de langue. La *luṯġa* est définie par *Lisān al-ʿArab* (art. LṮĠ) comme « le fait de dévier une articulation en direction d'une autre » (*ʿan taʿdil al-ḥarf ilā ḥarf ġayrihi*), par exemple, l'incapacité à prononcer le /r/, alors réalisé [ġ] ou [l], ou encore le /ṣ/ prononcé [f] ou le /s/ [t̲] [17]. La comparaison avec la *luṯġa*, qui est par définition un fait individuel [18], est évidemment contradictoire avec sa caractérisation comme une réalisation répandue dans le peuple de Bagdad. Elle confirme le soupçon qu'on a d'une prévention de lettré, qui se pense comme appartenant à une « élite » miraculeusement préservée d'un « défaut » n'atteignant que le *vulgum pecus* [19].

La réalisation [g] du /ğ/ est un phénomène bien attesté dans les dialectes arabes modernes et, notamment, en Égypte. Contrairement à ce que croit Fück (1955, p. 164), la tradition que cite Muqaddasī ne constitue certainement pas un « parallèle », interprétation par trop linguistique. En fait, c'est un moyen d'attester l'ancienneté et, par suite, l'authenticité du trait. Voici cette tradition, telle que citée par Muqaddasī : *wa-qad ruwiya anna l-nabiyya ṣallā llāhu ʿalayhi wa-sallam utiya bi-rawṭa ʿinda l-istiğmār fa-alqāhā wa-qāla hiya riks*. La même tradition est transmise, indique en note l'édition De Goeje en renvoyant au *Fā'iq* de Zamaḫšarī, avec *istinğā'* à la place de *istiğmār*. Fück ne la traduit pas, se contentant de renvoyer au paragraphe 21 de la section Wuḍū' de Buḫārī et à la Concordance de Wensinck, *s. v. riks*. Collins (cf. Muqaddasī 2001, p. 82) traduit ainsi : « In fact it is related concerning the Prophet –God's peace and blessings be upon him– that a piece of dung was brought him in connection with a ceremony of purification, and this he threw from him saying, "it is 'riks'" [instead of "riğs"] (filth)». On ne saurait pas cependant ce qu'est cette « cérémonie de purification », si les grands dictionnaires arabes traditionnels, comme le *Lisān al-ʿArab*, ou arabisants comme le Kazimirski, n'étaient heureusement plus concrets ! *Istinğā'* désigne étymologiquement la défécation et, par métonymie, le geste suivant, appelé *istiğmār*, qui est dérivé de *ğimār*, mot qui désigne les petits cailloux qu'on utilise pour s'essuyer (*tamasaḥḥa bi-l-ğimār*). (art. ĞMR de *Lisān al-ʿArab*). Aucun geste, fût-ce le plus quotidien, n'échappe au *fiqh*.

La concordance de Wensinck (II, p. 220, 298) donne comme majoritaire la transmission avec *riks* (outre le *wuḍū'* de Buḫārī, la section *ṭahāra* d'al-Tirmiḏī et celle d'al-Nasā'ī, ainsi que le *Musnad* d'Aḥmad Ibn Ḥanbal). En revanche la transmission avec *riğs* est dans Ibn Māğa (section *ṭahāra*). Dans ces conditions, on doit se demander, ce qui de *riğs* ou *riks*, est primaire. Si l'on opte pour *riğs* comme le fait implicitement Muqaddasī [20], *riks* est-il, comme il le pense (cf. *infra*), une variante régionale, ou n'est-il pas plutôt une variante combinatoire, due à la présence d'une sifflante (*i. e. riğs* > *riks*), phénomène bien connu dans les dialectes arabes modernes (pour des exemples cf. Cantineau, 1960, p. 61, *c*) ?

[17] C'est le défaut connu en espagnol sous le nom de *ceceo*, le défaut contraire s'appelant *seseo*.

[18] C'est ce qui ressort du long développement que lui consacre al-Ğāḥiẓ (*Bayān*, I, p. 34 sq). Cf. également. Fück, 1955, p. 99.

[19] Il peut cependant arriver qu'en un lieu et un temps déterminés, ce qui serait un défaut de prononciation soit adopté comme signe distinctif d'un groupe. On se souvient par exemple des Incroyables (et Merveilleuses) du Directoire qui « devaient leur surnom à leur habitude de répéter à tout propos : c'est inc(r)oyable [ēkəjabl] » (Petit Robert).

[20] Sans doute à cause des dix occurrences coraniques du terme, qui apparaît comme un doublet de *rijz*.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Enfin, un linguiste relèvera ce que Muqaddasī dit du Ḫūzistān (p. 418), zone de contact entre persan et arabe :

> « Souvent, ils mélangent leur persan à l'arabe et disent *īn kitāb waslā kon* et *īn kār qaṭā kon* ; mieux : les voit-on parler persan, qu'ils passent à l'arabe et, quand ils parlent une des deux langues, on pense qu'ils ne maîtrisent pas l'autre » (*wa-kaṭīran mā yamzuǧūna fārisiyyatahum bi-l-ʿarabiyya wa-yaqūlūna īn kitāb waṣlā kon et īn kār qaṭʿā kon wa-aḥsan mā tarāhum yatakallamūna bi-l-fārisiyya ḥattā yantaqilūna ilā al-ʿarabiyya wa-iḏā takallamū bi-aḥad al-lisānayn ẓananta annahum lā yuḥsinūna al-āḫar*).

La seconde phrase décrit assez bien ce qu'on appelle *code-switching* (ou « alternance codique »). La première donne deux exemples de phrases persanes, mais où apparaissent bien des formes de « mixité » : dans le premier, il y a un emprunt à l'arabe (*kitāb* « livre ») ; dans les deux, la formation d'un verbe dénominatif, avec le verbe persan *kardan* (« faire »), ici à l'impératif *kon* (« fais »), mais une base nominale arabe, *waṣlan* et *qaṭʿan* : « relie ce livre » (litt. ce livre reliure fais) et « cesse ce travail » (litt. ce travail cessation fais). On peut risquer ici le terme de *code-mixing* [21]. Sur ce point, Muqaddasī est très supérieur à un auteur tel qu'Ibn Ḫaldūn, qui notant (1967, p. 1079) qu'au Maghreb l'arabe, au contact du berbère, a évolué en « une autre langue mélangée » (*luġa uḫrā mumtaziğa*), ne donne cependant aucun exemple, rendant par là-même impossible toute interprétation dudit « mélange ».

Interprétation

Ce double *statut* de l'arabe peut évidemment s'interpréter comme l'existence de deux *variétés*. Bien que Muqaddasī emploie *ʿarabiyya* comme nom générique de l'arabe, l'expression *lisān al-qawm* introduit sans nul doute une discontinuité, et, dans le contexte, c'est bien l'arabe comme *lisān al-qawm*, et non l'arabe total, qui est vu comme constitué de *luġāt muḫtalifa*. Nous ne sommes donc plus dans la conception ancienne, où ces *luġāt* étaient vues comme de simples *variantes*, bonnes ou mauvaises, d'une seule et même langue : *(al-luġa) al-ʿarabiyya*. En ce sens, la situation linguistique décrite par Muqaddasī ne relève en rien du « moyen arabe », en un sens historique de ce terme. Elle relève, en fait, soit d'une situation de diglossie, soit d'une situation de bi- (ou plurilinguisme), selon qu'on a affaire à des arabophones ou non-arabophones, avec possibilité d'ailleurs que les deux phénomènes se combinent.

Muqaddasī ne parle pas des *luġāt* ou variétés locales d'arabe en termes *linguistiques*. En tout et pour tout, sont mentionnés un trait phonologique et un trait morphologique, pour un seul parler arabe, celui d'Aden ! Aucun trait syntaxique n'est mentionné, hormis, bien sûr, celui qu'implique le terme de *fāsid*, participe correspondant au nom d'action *fasād*, c'est-à-dire une « altération » ou une

[21] Ma collègue de persan, Homa Lessan-Pezechki, consultée, a attiré mon attention sur le fait qu'actuellement en persan pour avoir l'interprétation « relie » et « cesse », il faudrait que *waṣlan* et *qaṭʿan* soient écrits sans *alif* (*i.e. wṣl* et *qṭʿ*, prononcés approximativement comme *vasl* et *ratʿ*). Dans le second cas, avec un *alif*, le mot serait prononcé *qaṭʿan* (*ratan*) et interprété comme un adverbe de sens « sûrement » et la phrase comme « fais-le, sûrement ». Si l'on observe que le manuscrit C a justement *qaṭʿ* sans alif, on soupçonne une faute d'interférence: *waṣl* et *qaṭʿ* ayant été reconnus comme des bases arabes et, en quelque sorte, les compléments d'objet direct du verbe *kardan*, ont été munis du *tanwīnan* qui apparaîtrait dans ce cas en arabe classique.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« disparition » des désinences casuelles et modales : nous verrons cependant ci-dessous ce qu'il faut en penser. Quant au lexique, même Fück (1955, p. 166) est obligé d'admettre qu' « il n'y indique pas la région dans laquelle le terme est employé » et, par suite, qu'il n'est exploitable que recoupé avec d'autres sources…

Ces *luġāt* sont vues en fait de manière *épilinguistique*, comme le montre le fait qu'elles font l'objet d'une hiérarchie. Cette hiérarchie est fonction de deux paramètres, l'un géographique et l'autre humain : leur distance par rapport au « centre » (on a donc, dans l'ordre, Hedjaz et Najd qui constituent ce « centre » (cf. *infra*), puis la Mésopotamie et la Syrie, enfin l'Égypte et le Maghreb) ; l'arabité ou la non-arabité des locuteurs. Les deux critères peuvent se combiner : l'arabe de Haute-Mésopotamie est meilleur que celui de Syrie parce que les habitants sont des Arabes ; le meilleur arabe de Basse Mésopotamie est celui de Kūfa, compte tenu de la proximité géographique de cette ville avec la *bādiya* et de son éloignement des « Nabatéens ».

Auteur du IVe/Xe siècle, Muqaddasī se fait en réalité l'écho, dans ses représentations, des différentes thèses en présence sur la langue arabe, ce qui entraîne, plus qu'anachronisme, un écrasement de la diachronie. Ainsi, au chapitre des « particularités des provinces », il cite al-Ǧāḥiẓ (m. 255/868) qui, interrogé par le neveu d'al-Aṣmaʿī (m. 213/828) sur les métropoles, indique, pour Kūfa, la *faṣāḥa* [22] ; Muqaddasī, tout en lui donnant raison, n'en ajoute pas moins (p. 33, l. 15) *bi-Makka faṣāḥa* : comment ne pas voir dans cette rectification (*illā anna*) un écho direct de la thèse théologique, qui identifie, sur une base scripturaire (Cor. 14, 4), la langue du Coran avec la *luġat Qurayš*, et y voit, dogmatiquement (*i. e.* comme langue du Coran), la *luġa al-fuṣḥā* ?

De même quand il rapporte la variante *riks* du *ḥadīṯ*, le commentaire qu'il fait montre que Muqaddasī connaît la et même les thèses philologiques :

> « les jurisconsultes se sont préoccupés de cela : ce qu'ils ont dit est possible, comme est possible qu'il (Mahomet) ait employé cette manière de parler et toutes les manières de parler des Arabes, existant dans les déserts de cette péninsule, mais ce qui y est plus correct, c'est la manière de parler des Huḏayl, puis des deux Najd, puis du reste du Hedjaz, hormis les Aḥqāf, car leur langue est sauvage » (*wa-qad taʿannā al-fuqahā' hāḏā fa-yağūzu mā qālūhu wa-yağūzu an yakūna istaʿmala hāḏihi l-luġa wa-ğamīʿa luġāt al-ʿArab mawğūda fī bawādī hāḏihi al-ğazīra illā anna aṣaḥḥ bihā luġat Huḏayl ṯumma al-Naǧdayn, ṯumma baqiyyat al-Ḥiğāz illā l-Aḥqāf fa-inna lisānuhum waḥš*) [23].

Ce texte est connu de Rabin (1951, p. 20), qui l'interprète mal :

> « The dialect of Huḏayl is the most correct among all Arabs. After this comes the language of the two (?) Nejd, then that of the remainder (*sic*) of Hijaz, except that of the Aḥqāf, for their speech is savage.»

[22] Ce qui d'ailleurs ne va pas de soi, Ǧāḥiẓ comme al-Aṣmāʿi étant connus pour leur relation avec Baṣra…

[23] Al-Aḥqāf ne sont pas les côtes (Fück, 1955, p. 164), mais les « Dunes », région (*nāḥiya*) que Muqaddasī (p. 94) voit située dans ce qu'il appelle Naǧd al-Yaman, donc au SE du Hedjaz. Fück relève comme fréquent l'emploi de *waḥš* chez Muqaddasī. Ce dernier l'a déjà employé pour qualifier (p. 34, l. 15) « la langue de Ṣaydā ». Sauf erreur, le terme renvoie à ce que Muqaddasī appelle p. 1 *aṣwāt*.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Rabin [24] ne prête pas attention au fait que le texte a, non pas *al-aṣaḥḥ*, mais seulement *aṣaḥḥ*. Par suite, le dialecte de Huḏayl n'est nullement désigné comme « *le plus* correct », mais seulement comme « *plus* correct », lui et ce qui est énuméré à sa suite, que les autres dialectes de la péninsule arabique. Par suite encore, l'expression « le reste du Hedjaz », dont s'étonne Rabin, s'explique par la référence implicite à la *luġat Qurayš* comme *al-luġa al-fuṣḥā* (cf. *supra*). Enfin, l'expression « les deux Najd » s'explique par le fait que Muqaddasī distingue (p. 94) un « Naǧd al-Hiǧāz » et un « Naǧd al-Yaman », distinction qui a pu être favorisée par l'expression coranique *al-naǧdayn* (Cor. 90, 10).

Visiblement, Muqaddasī fait sienne la position dominante qui, tout en proclamant (pour des raisons théologiques) la *luġat Qurayš al-luġa al-fuṣḥā*, n'en définit pas moins un domaine de l'arabe *fasīḥ* plus large, puisqu'il comprend, avec une partie du Hedjaz, l'Arabie centrale (*luġat Tamīm* de la tradition arabe). Cet élargissement est rendu nécessaire par le fait que la *luġa al-fuṣḥā* a des traits qui sont ceux rapportés de la *luġat Tamīm* mais non de la *luġa al-hiǧāziyya* (à laquelle appartient la *luġat Qurayš*) et vice-versa. L'exemple le plus célèbre est le fameux *taḫfīf al-hamza* (« allégement de la *hamza* »), pratiqué, nous dit-on, par les gens du Hedjaz, à l'encontre du *taḥqīq al-hamza* (« réalisation effective de la *hamza* »), pratiqué par les autres Arabes et qui est aussi le trait retenu par l'arabe classique. La délimitation du domaine de l'arabe *faṣīḥ* à laquelle fait allusion Muqaddasī est exactement celle donnée par un texte célèbre, souvent cité, de Abū Naṣr al-Fārābī (m. 339/950) : du moins par la version de ce texte, transmise par Suyūṭī (m. 911/1505) dans le *Muzhir* (I, p. 211-212), mais aussi l'*Iqtirāḥ* (p. 19-20) [25], et qui s'est imposée (car, dans le *Kitāb al-ḥurūf*, d'où sort ce texte, tel qu'édité par Muḥsin Mahdī en 1969, on trouve en fait une autre version du même texte, ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes qu'on ne peut aborder ici) [26]. Mais dans les deux versions du texte est développée une même thèse que l'on peut qualifier de « philosophique » : pour une « nation » (*umma*) donnée, la langue est d'autant plus pure que ceux qui la parlent sont plus éloignés des autres nations (et quand une nation connaît les deux éléments nomade et sédentaire, chez les nomades plus que chez les sédentaires, du fait de leur plus grand isolement). Cette thèse sera reprise par des grammairiens du IVe/Xe siècle comme Zaǧǧāǧī, m. 337/949 (p. 89), et, abondamment, par Ibn Khaldūn (notamment IV, chap. 22 et VI, chap. 46). C'est bien cette thèse que Muqaddasī adopte, éventuellement en l'adaptant, comme dans le cas de Kūfa (cf. *supra*).

Mais Muqaddasī fait aussi allusion à une autre position, à laquelle peut introduire le chapitre du *Sāḥibī* d'Ibn Fāris (m. 395/1004), intitulé *bāb al-qawl fī al-luġa allatī nuzzila bihā al-Qur'ān* (« De la langue, dans laquelle a été révélé le Coran ») (p. 57-62), et symbolisée par la fameuse tradition, qui a fait couler beaucoup d'encre : *nuzzila al-Qur'ān ʿalā sabʿat aḥruf* (variante : *luġāt*) « le Coran a été révélé selon sept articulations (ou manières de parler) ». Cette position, où *aḥruf* = *luġāt*, n'est pas

[24] Non plus que Fück d'ailleurs, cf. p. 164.

[25] Le texte du *Iqtirāḥ* est généralement meilleur que celui du *Muzhir*, sans doute parce que moins souvent copié. En outre, Suyūṭī y indique sa source immédiate : le commentaire fait par Abū Ḥayyān al-Ġarnaṭī (m. 745/1344) sur le *Tashīl* de Ibn Mālik (m. 672/1274). Ce commentaire est en cours d'édition, par Ḥasan Hindawī, sous le titre *al-Taḏyīl wa-l-Takmīl fī Kitāb al-Tashīl*. 4 vols en sont parus à Damas, à Dār al-Qalam (1997-2000). C. Gilliot nous a informé, depuis Le Caire, qu'un 5e en était paru, toujours à Damas, en 2002, et un 6e à Riyadh en 2005. Ces 6 vols ne représentent environ qu'un tiers du commentaire.

[26] Sur les deux versions de ce texte, cf. Langhade (1994, p. 248-258). Pour une autre interprétation, cf. Larcher, (à paraître).

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

gratuite. Elle a été élaborée pour rendre compte de certaines « bizarreries », grammaticales ou lexicales, de la langue coranique. Ainsi Cor. 20, 63 *inna hāḏāni la-sāḥirāni* (« ce sont deux magiciens »), où apparaît dans le champ de *inna* un nominatif (au lieu du « classique » accusatif) n'est-il plus expliqué comme une « faute » (*ḫaṭa'*), elle-même reflet d'un *laḥn*, dûe à un copiste (*kātib*), explication appuyée sur une tradition attribuée à ʿĀ'iša : il est expliqué comme une variante (*luġa*) de l'arabe, appartenant aux al-Ḥāriṯ b. Kaʿb (groupe Maḏhiǧ du Yémen occidental). Nous résumons ici ce que dit al-Farrā' (m. 207/822) dans les *Maʿānī* (II, p. 183-184), à propos de ce verset. Pour concilier la thèse théologique, qui identifie, sur une base scripturaire, la langue du Coran à la *luġat Qurayš* et l'hypothèse philologique de l'occurrence dans le Coran de *luġāt* autres que celle de Qurayš, les philologues donnent l'argument suivant, qui remonte au moins à al-Farrā' [27] : La Mecque étant un centre de pèlerinage intertribal, les Qurayš ont pu ainsi connaître toutes les *luġāt*. Le même argument est utilisé par al-Farrā' lui-même et, à sa suite, Ibn Fāris (p. 52-53) pour justifier que la *luġat Qurayš* soit la *luġa al-fuṣḥā* : connaissant toutes les *luġāt*, les Qurayš ont pu choisir le meilleur de chaque parler arabe. La double fonction du même argument est parfaitement résumée dans un texte postérieur, mais reprenant évidemment des sources antérieures, le *Ġarā'ib al-Qur'ān* (I, p. 21) de Nīsābūrī (m. 730/1329) :

> « C'est que les Qurayš sont les voisins [protégés] du sanctuaire. Les différentes tribus arabes venaient chez eux pour le pèlerinage. Ils entendaient leurs manières de parler et choisissaient ce qu'il y a de meilleur dans chacune. Ainsi leur parler est-il devenu pur et s'est-il ajoutée, pour eux, avec cela, la connaissance de la manière de parler des autres » (*wa-ḏālika anna Qurayš tuǧāwiru al-bayt wa-kānat aḥyā' al-ʿArab ta'tī ilayhim li-l-ḥaǧǧ wa-yastamiʿūna luġātihim wa-yaḫtārūna min kulli luġa aḥsanahā fa-ṣafā kalāmuhum wa-ǧtamaʿa lahum maʿa ḏālika al-ʿilm bi-luġat ġayrihim*).

C'est bien à cette thèse que fait allusion Muqaddasī en considérant le *riks* du *ḥadīṯ* comme un « yéménisme ».

CONCLUSION

Un linguiste arabisant d'aujourd'hui ne saurait donc partager l'enthousiasme que Muqaddasī a parfois suscité en matière linguistique. Mais si :

1. L'on fait la part de ce qui revient à la théologie, à laquelle nul ne peut échapper dans un univers dogmatique ;

2. Si l'on pointe la cohérence de Muqaddasī, qui se souvient p. 183 ou p. 203 de ce qu'il a écrit p. 32 (exemples de *rakīk / rakāka*, *takallafa*) et que l'on tire les conséquences, implicites, mais logiques, de ce qu'il dit explicitement, on arrive à la conclusion, plus sociolinguistique qu'historique, que l'arabe est à la fois langue véhiculaire et langue vernaculaire et, surtout, que, comme langue véhiculaire, il est d'autant mieux maîtrisé qu'il n'est pas en même temps langue vernaculaire de ceux qui l'emploient.

[27] Dans un texte exhumé par Paul Kahle (1875-1964) (Kahle, 1959 [1947], p. 345-346). Sur ce texte, cf. Larcher 2005.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tel est le sens des notations faites à propos du « Machrek » d'une part, du grand cadi de Bagdad d'autre part, même s'il faut sans doute faire la part de la flatterie [28] ici, de la polémique là. Si l'on observe que la seule mention explicite de *laḥn*, terme qui présuppose *iʿrāb*, est faite à propos de ce haut dignitaire religieux dans son *mağlis*, et qu'elle prend place après et dans le prolongement même de la mention des fonctionnaires (litt. « scribes »), on posera que le couple *laḥn/iʿrāb* concerne le seul arabe véhiculaire, et, plus précisément, un usage *oralisé* de la langue *écrite* [29]. En outre l'observation que l'assistance n'y trouve rien à redire montre qu'il ne s'agit pas d'un cas d'espèce, concernant un individu en particulier, mais en fait toute une caste (même si Muqaddasī lui-même se voit épargné !).

En ce sens, nous sommes très loin, au IVe/Xe siècle, du *fasād al-luġa* des Ier-IIe/VIIe-VIIIe siècles, caractérisé par ces mêmes *laḥn*, mais donné comme une conséquence de la sédentarisation et du mélange de populations consécutives à la conquête islamique et concernant (réalité ou fiction, ce n'est pas le lieu d'en débattre) la langue *parlée* [30]. Par suite, le *fasād al-luġa* des Ier-IIe/VIIe-VIIIe siècles a été régulièrement interprété (à tort ou à raison) depuis le XIXe siècle par la linguistique historique, essentiellement allemande, comme du « moyen arabe », c'est-à-dire une évolution en cours d'un type ancien arabe (caractérisé par la flexion désinentielle et donc plus synthétique et à ordre des mots plus libre) vers un type néo-arabe (caractérisé par la disparition de cette flexion et donc plus analytique et à ordre des mots moins libre). Celui du IVe/Xe siècle ne peut plus l'être que comme de l'« arabe moyen », c'est-à-dire le reflet de la tension dialectique existant entre deux *variétés* d'arabe. Si notre interprétation est correcte, cela veut dire que Muqaddasī constitue un maillon important dans la reconnaissance, suggérée par l'emploi de l'expression *lisān al-qawm*, d'une situation linguistique qui sera pleinement reconnue par Ibn Ḫaldūn : dans la *Muqaddima* (VI, chap. 47 et 48, p. 1073-1080), celui-ci pose trois *luġāt* (*luġat Muḍar* « langue de Muḍar » *i. e.* notre arabe « classique », *luġat al-ʿArab li-hāḏā l-ʿahd* « langue des Bédouins de ce temps » et *luġat ahl al-ḥaḍar* « langue des sédentaires », *i. e.* nos dialectes nomades et sédentaires) explicitement présentées comme des variétés *séparées* les unes des autres.

[28] Cf. Miquel, 1963, p. 72, n. 4.

[29] Un grammairien comme Zağğāğī reconnaît explicitement (p. 95) que « la plupart des gens parlent spontanément sans *iʿrāb*, qu'ils ne connaissent pas, comprenant ainsi les autres et se faisant comprendre d'eux » (*akṯar al-nās yatakallamūna ʿalā sağiyyatihim bi-ġayr iʿrāb wa-lā maʿrifa minhum bi-hi fa-yafhamūna wa-yufhimūna ġayrahum miṯl dālika*). Dans la mesure où « la plupart des gens » devient à la page suivante la *ʿāmma*, l'arabe avec *iʿrāb* est l'apanage de la *ḫāṣṣa*, même si le caractère « spontané » de l'arabe sans *iʿrāb* restreint l'arabe avec *iʿrāb* à un usage « surveillé » (ce que nous avons appelé ci-dessus, par imitation de l'anglais *formal*, formel). Cette conception subsiste dans la terminologie arabe de la diglossie : *al-luġa al-ʿāmmiyya* (*vs al-luġa al-fuṣḥā*). On voit combien l'expression de Muqaddasī, *lisān al-qawm*, dépasse cette fiction.

[30] Cf. notamment Zağğāğī, p. 89.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Études

Cantineau, Jean (1960),
Cours de phonétique arabe (édition originale réimprimée) suivi de Notions générales de phonétique et de phonologie. Klincksieck, Paris [également repris dans Cantineau, Jean, *Études de linguistique arabe. Mémorial Jean Cantineau*, Klincksieck, Paris, 1960].

De Goeje, M. J. (1967),
Indices, Glossarium et Addenda et Emendanda ad-Part I-III, Brill, Leyde.

Fleisch, Henri (1961),
Traité de philologie arabe I. *Préliminaires, phonétique*, *morphologie nominale*, Imprimerie catholique, Beyrouth.

Fleischer, Heinrich (1847),
"Ueber einen griechisch-arabischen Codex rescriptus der Leipziger Universitäts-Bibliothek", *Zeitschrift der Deutsche Morgenländische Gesellschaft* I, Leipzig, p. 148-160 [repris dans *Kleinere Schriften* III, chap. XXII, Leipzig, 1885-1888, p. 378-388].

Fück, Johann (1955),
ʿArabīya. Recherches sur l'histoire de la langue et du style arabe, Didier, Paris [tr. fr. de *Arabīya. Untersuchungen zur arabischen Sprach- und Stilgeschichte*, Abhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse. Band 45, Heft 1, Akademie Verlag, Berlin, 1950].

Kahle, Paul (1947[1], 1959[2]),
The Cairo Geniza, Basil Blackwell, Oxford.

Kassab, Jean (1970),
Manuel du parler arabe moderne au Moyen-Orient I, Imprimerie nationale et Geuthner, Paris.

Langhade, Jacques (1994),
Du Coran à la philosophie. La langue arabe et la formation du vocabulaire philosophique de Farabi, préface de Jean Jolivet, Ifead, Damas.

Larcher, Pierre (2005),
« D'Ibn Fāris à al-Farrā' ou un retour aux sources sur la *luġa al-fuṣḥā* », *Asiatische Studien/Études asiatiques* LIX/3, Peter Frank, Berne, p. 797-814.

— (à paraître),
« Un texte d'al-Fārābī sur la 'langue arabe' réécrit ? ».

Lewicki, Tadeusz (1953),
"Une langue romane oubliée de l'Afrique du Nord. Observations d'un arabisant", *Rocznick Orientalistyczny* XVII, Varsovie, p. 415-480.

Miquel, André (1967[1], 1973[2]),
La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du ⊠⊠ siècle. Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050, Mouton, Paris et La Haye.

— (1988),
La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du ⊠⊠ siècle. Les travaux et les jours, Éditions de l'Ehess, Paris.

— (2003),
« Langues et langage, Le cas de Muqaddasī », dans Jérôme Lentin et Antoine Lonnet (éd.), *Mélanges David Cohen. Études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis présentées à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire*, Maisonneuve et Larose, Paris, p. 497-501.

Rabin, Chaïm (1951),
Ancient West-Arabian, Taylor's Foreign Press, Londres.

Robin, Christian (à paraître),
« Himyaritic », *Encyclopaedia of Arabic Language and Linguistics*. Brill, Leyde.

Versteegh, Kees (1997[1], 2001[2]),
The Arabic Language, University Press, Edinburgh.

Zaborski, Andrzej (2004),
« Etymology, Etymological Fallacy and the Pitfalls of Litteral Translation of some Arabic and Islamic Terms», dans R. Arnzen & J. Thielmann (eds) *Words, Texts and Concepts Cruising the Mediterranean Sea, Studies on the Sources, Contents and Influences of Islamic Civilization and Arabic Philosophy and Science Dedicated to Gerhard Endress on his Sixty-Fifth Birthday*, Peeters, Louvain, p. 143-147.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sources

Fārābī, Abū Naṣr al- (1969),
Kitāb al-ḥurūf (Alfarabi's Book of Letters), éd. Muhsin Mahdi, Dar el-Machreq, Beyrouth.

Farrā', Abū Zakariyyā Yaḥyā b. Ziyād (1404/1983),
Maʿānī al-Qur'ān, 3e éd., 3 vol., ʿĀlam al-kutub, Beyrouth.

Ǧāḥiẓ, Abū ʿUṯmān ʿAmr b. Baḥr al- (1367/1948),
Kitāb al-bayān wa-l-tabyīn, éd. ʿAbd al-Salām Muḥammad Ḥarūn, 4 parties en 2 vols, Le Caire.

Ibn Fāris, Abū l-Ḥusayn Aḥmad (1383/1964),
al-Ṣāḥibī fī fiqh al-luġa wa-sunan al-ʿarab fī kalāmihā 1, éd. Moustafa el-Chouémi, A. Badran & Co, Beyrouth.

Ibn Ḫaldūn, Walī l-dīn ʿAbd al-Raḥmān b. Muḥammad (1967),
Al-Muqaddima I. du *Kitāb al-ʿibar*, Maktabat al-madrasa et Dār al-kitāb al-lubnānī, Beyrouth.

Ibn Yaʿīš, Muwaffaq al-dīn Yaʿīš b. ʿAlī (s.d.),
Šarḥ al-Mufaṣṣal, 10 vols, Idārat al-ṭibāʿa al-munīriyya, Le Caire.

Muqaddasī, Šams al-dīn Abū ʿAbd Allah Muḥammad b. Ahmad b. Abī Bakr al-Bannā al-Šāmī (1877[1], 1906[2]),
Descriptio Imperii Moslemici auctore Šams ad-dīn Abdallah Mohammed ibn Ahmed Ibn Abī Bekr al-Bannā al-Baššārī al-Muqaddasī, edidit M. J. De Goeje, editio tertia (photomechanice iterata), Lugduni Batavorum apud E.J. Brill, 1967.

— (2001),
The Best Divisions for Knowledge of the Regions [texte imprimé] = *Aḥsan al-Taqāsīm fi Maʿrifat al-Aqālīm / Al-Muqaddasī* ; translated by Prof. Basil Collins ; reviewed by Dr Muḥammad Ḥamid Alṭā'ī, (sous la dir. du) Center for Muslim Contribution to Civilization, Royaume Uni.

— (1963),
Aḥsan al-taqāsīm fī maʿrifat al-aqālīm (La meilleure répartition pour la connaissance des provinces), traduction partielle, annotée par André Miquel, Ifead, Damas.

Nīsābūrī, Niẓām al-dīn al-Ḥasan b. Muḥammad b. Ḥusayn al-Qummī,
Ġarā'ib al-Qur'ān wa-Raġā'ib al-Furqān (cf. Ṭabarī).

Sībawayhi, Abū Bišr ʿAmr b. ʿUṯmān b. Qanbar (1966-1977),
Al-Kitāb, éd. par ʿAbd al-Salām Muḥammad Hārūn, 5 vols, Le Caire [réimp., ʿĀlam al-kutub, Beyrouth, s.d.].

Suyūṭī, Ǧalāl al-dīn ʿAbd al-Raḥmān Abū Bakr al-Suyūṭī (1359 H.),
Kitāb al-Iqtirāḥ fī ʿilm uṣūl al-naḥw, Haydarābād [reimp. Dār al-Maʿārif, Alep, s.d.].

— (s.d.),
Al-Muzhir fī ʿulūm al-luġa wa-anwāʿihā, éd. Muḥammad Aḥmad Ǧār al-Mawlā, ʿAlī Muḥammad al-Baǧāwī et Muḥammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm, 2 vols, ʿĪsā al-Bābī al-Ḥalabī, Le Caire.

Ṭabarī, Abū Ǧaʿfar Muḥammad b. Ǧarīr (1323-1329/1905-1911),
Ǧāmiʿ al-Bayān fī tafsīr al-Qur'ān I-XXX, Būlāq, al-Maṭbaʿa al-kubrā al-amīriyya, réimp. Dār al-maʿrifa, Beyrouth, 1392/1972.

Zaǧǧāǧī, Abū l-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān b. Isḥāq al-Zaǧǧāǧî (1393/1973),
Kitāb al-Īḍāḥ fī ʿilal al-naḥw, éd. Māzin Mubārak, 2e éd., Dār al-Nafā'is, Beyrouth.

Dictionnaires et instruments de travail

Ibn Manẓūr, Muḥammad b. Mukarram b. ʿAlī b. Aḥmad al-Anṣārī al-Ifrīqī al-Miṣrī Ǧamāl al-dīn Abū l-Faḍl Ibn Manẓūr (s.d.),
Lisān al-ʿArab al-muḥīṭ, éd. par Yūsuf Ḫayyāṭ, 4 vols, Dār Lisān al-ʿArab, Beyrouth.

Wensinck, Arent Jan (1936-1969),
Concordance et indices de la Tradition musulmane, les six livres, le Musnad d'al-Dārimī, le Muwaṭṭa' de Mālik, le Musnad d'Aḥmad Ibn Ḥanbal I-VIII, Brill, Leyde.

AnIsl 40 (2006), p. 53-69 Pierre Larcher
Que nous apprend vraiment Muqaddasī de la situation de l'arabe au IV e/Xe siècle?
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net